

Joanna Kotowska-Miziniak

Université de Wrocław
joanna.kotowska@uwr.edu.pl

 <http://orcid.org/0000-0002-5891-6578>

CELLE QUI NE BERCE
PAS : LE CONCEPT
BACHELARDIEN DE LA
MATERNITÉ DES ÉLÉMENTS
RÉVISÉ PAR MICHEL BUTOR

The one who does not cradle: Gaston Bachelard's concept of maternity of the elements revisited by Michel Butor

ABSTRACT

Michel Butor's experimental spirit leads him to challenge the optimistic vision of water and earth created by the 20th century philosopher Gaston Bachelard. In his New Novel published in 1956, *L'Emploi du temps*, Butor becomes particularly virulent in the face of an idea postulating the maternal aspect of two elements. He methodically questions all fundamental principles of Bachelard's vision in order to explore the darker and more violent side of aquatic and telluric forces of nature.

KEYWORDS: Gaston Bachelard, Michel Butor, New Novel, maternity, water, earth.

*Eaux (généreuses), vous êtes nos mères.
Rig-Véda ou Livre des hymnes, « Hymne IV » (1851)*

Depuis les temps préhistoriques, les hommes célèbrent de nombreuses représentations des quatre éléments de la nature – tellurique, aquatique, igné et aérien – en relation avec les puissances divines. Il suffit de songer aux multiples Vénus paléolithiques incarnant la Mère-Terre, à l'une des sept rivières sacrées de l'Inde, le Gange, qui symbolise le cycle cosmique de l'univers, au feu sacré entretenu continuellement par les prêtresses de la déesse romaine Vesta ou, enfin, au vent biblique, le souffle de Dieu, figurant le Saint-Esprit. Bien que chacun des éléments manifeste une nature essentiellement différente (et à la fois complémentaire avec les autres), deux d'entre eux sont considérés comme féminins et détenteurs des qualités maternelles. Selon l'un des plus grands philosophes du XX^e siècle, Gaston Bachelard, les traits maternels sont inhérents à la nature de l'eau et de la terre. Dans ses essais *L'Eau et les rêves* (1941), *La Terre et les rêveries de la volonté* (1946) et *La Terre et les rêveries du repos* (1948)¹, le penseur se focalise

¹ Dans la suite de l'article, nous utiliserons, respectivement, les abréviations *ER*, *TRV* et *TRR*.

sur les tendres visions de la féminité accomplie. Pour l'imagination bachelardienne, l'élément aquatique appelle principalement l'image d'une boisson nourrissante ou d'un doux bercement des ondes, tandis que l'élément tellurique évoque avant tout l'idée d'un abri, d'une grotte creusée dans les entrailles rocheuses de la terre, et éveille ainsi le désir inconscient du retour au ventre maternel. Toutes ces associations sont valorisées positivement, car elles découlent du concept de la mère archétypale : bonne, féconde, protectrice et alimentaire.

Et si la Mère Nature bienveillante devenait une marâtre malfaisante ? Comme l'affirme Jean-Louis Vieillard-Baron, « [é]loigné par sa sensibilité de tout élan romantique, Bachelard n'a vu que la face plaisante des images ; il faut en restituer la face violente et tragique » (Vieillard-Baron 1999 : 108–109). À ce postulat semble avoir déjà répondu, quarante-trois ans plus tôt, Michel Butor, ancien élève de Bachelard², auteur du roman intitulé *L'Emploi du temps*, publié en 1956 et aussitôt récompensé par le Prix Fénéon. Dans un geste néo-romanesque, Butor remet méthodiquement en question les principes fondamentaux de la conception euphorique des éléments afin de retrouver leur « face violente et tragique » et de compléter ainsi la vision optimiste de son ancien maître par un aspect plus sombre.

Le présent article représente le dernier « volet » de notre quadriptyque critique, c'est-à-dire une série de quatre articles envisageant de fournir une analyse approfondie de l'élémentaire maléfique dans *L'Emploi du temps* de Butor. Les trois autres « volets » sont : 1) la caractéristique des quatre fléaux élémentaires qui siègent dans la ville de Bleston, chacun d'eux pourvu d'une force particulièrement néfaste (Kotowska 2018), 2) l'analyse des leurs alliances, voire « mariages », permettant de constater que le fait d'unir les éléments entre eux renforce davantage et multiplie leur puissance redoutable (Kotowska 2019) et 3), l'étude de la notion de la pureté de l'air, de l'eau et du feu, allant à l'encontre de la théorie bachelardienne³. Concentrons-nous à présent sur la question de la maternité de l'aquatique et du terrestre, deux forces de la nature dont le caractère féminin, prôné par Bachelard, se voit contester par la prose (néo)romanesque de Butor.

CELLE QUI NE BERCE PAS

Comme point de départ pour l'analyse de l'élément aquatique, prenons la thèse « à deux degrés successifs de profondeur inconsciente » (*ER*, 135) que Bachelard propose dans *L'Eau et les rêves* : « D'abord tout liquide est une eau ; ensuite toute eau est un lait » (*ER*, 135). En conséquence, chaque substance fluide peut être considérée comme un lait maternel, donc « un aliment complet » (*ER*, 136) et un « principe éminemment nutritif » (*ER*, 142). Que reste-t-il de cet aspect nourricier dans *L'Emploi du temps* ?

En principe, l'élément aquatique chez Butor devrait être envisagé sur deux plans : d'abord, en tant qu'une eau naturelle (les cours d'eau et les précipitations) et ensuite,

² Butor a choisi Bachelard comme directeur de son diplôme d'études supérieures (DES) de philosophie qu'il réalise sur *Les mathématiques et l'idée de nécessité* (Gallon 2013 : 37).

³ L'article, intitulé « " Salir pour " nettoyer : autour de la notion de pureté dans la pensée de G. Bachelard et dans la prose (néo)romanesque de M. Butor », paraîtra dans le numéro 15 de *Folia Litteraria Romanica*.

celle comestible (les boissons). À la question de savoir si la rivière qui parcourt la ville est nourricière pour la terre, si la pluie représente un bienfait pour la végétation et si les boissons que l'on sert aux citadins blestoniens sont réellement fortifiantes, la réponse est trois fois négative. D'abord, les eaux naturelles de Bleston, comme celles de la rivière Slee, sont nuisibles pour le sol : « [L]es eaux mousseuses (...) pourrissent [les terrains] et les empêchent de produire autre chose que cette végétation friable et charbonneuse » (Butor 1956 : 47). Au lieu d'alimenter la terre et de stimuler les plantes, la Slee, qualifiée par Fernando Gomes de substance « animée d'une activité insidieuse, transportant en elle la maladie » (Gomes 2004 : 3), l'infecte, suce ses forces vitales et appauvrit le sol. La pluie, décrite comme « insidieuse » (Butor 1956 : 240), « froide », « noire » et « mauvaise » (Butor 1956 : 196), ne laisse pas non plus aucune illusion sur son véritable caractère. Elle a peu à voir avec l'image bachelardienne d'un « déluge de lait » (*ER*, 141) tombant du ciel, fluide chaud et fécondant, pourvu des qualités nourrissantes et rafraîchissantes. Bien au contraire, la pluie envahissante rend l'atmosphère de Bleston sombre et mélancolique ; elle devient un vrai malheur, une malédiction aquatique qui s'attaque non seulement au paysage mais s'acharne également contre les citadins. La pluie incessante ressemble à ce que François Mauriac, lauréat du prix Nobel de littérature en 1952, décrit comme les « millions de barreaux mouvants » (Mauriac 1927 : 233) qui emprisonnent les gens dans leurs demeures et abattent leur énergie morale.

C'est justement de ce climat lugubre que le protagoniste de *L'Emploi du temps*, Jacques Revel, veut se libérer. Afin de se donner du courage, il se tourne vers les boissons alcoolisées et non-alcoolisées, en comptant sur la fonction comestible de l'eau blestonienne. Et si Bachelard affirme fermement qu'« [o]n sait toujours ce qu'on veut boire. On boit toujours la même chose » (*ER*, 143), il pense au lait métaphorique, un liquide fortifiant et nutritif qui nous « submerg[e] d'un bonheur sans limite » (*ER*, 141). Pourtant, Revel cherchera en vain du réconfort et du bien-être dans l'eau potable de Bleston : intéressé surtout par le côté réchauffant des boissons, le protagoniste songe à leur utilité comme moyen de combattre le froid omniprésent de la ville. Il essaie d'abord le thé mais aussitôt la première tasse bue, il se rend compte que son dessein a échoué : « J'avais froid de nouveau » (Butor 1956 : 33) constate-t-il amèrement. Le café (au lait) s'avère également décevant : le repas du soir que Revel mange en compagnie de son collègue de bureau, ne suffit pas à leur procurer d'agréable chaleur au ventre : « Nous avons (...) dîné de 'hot dogs' arrosés de café au lait, avant d'aller plus sérieusement nous réchauffer » (Butor 1956 : 142). Résigné, Revel se décide à essayer enfin les boissons alcoolisées, en l'occurrence la bière qui semble apporter un certain plaisir calorifique : s'étant rendu dans un pub, le protagoniste se « réchauff[e] à coups de pintes de Guinness » (Butor 1956 : 142). Cependant, toute ironie de la ville est là : l'assouvissement temporaire de ce besoin vital qu'est le bien-être thermique, entraîne, à la sortie du pub, la sensation encore plus aigüe du froid à l'extérieur. Et de surcroît, l'alcool rend les gens dépendants et misérables car il n'offre qu'un *ersatz*, une imitation médiocre, du bonheur : en témoin l'exemple du personnage prénommé Horace Buck, le Noir cherchant du réconfort dans le rhum. Il se soûle afin d'oublier les peines de son existence, mais en vain : « Sa main droite s'était crispée sur son verre froid qu'il a vidé avec une grimace » (Butor 1956 : 37). Les deux images : la main de Buck resserrée sur le verre et l'expression malheureuse qui se dessine sur son visage, constituent une déclaration muette quoiqu'élo-

quente de l'impuissance de spiritueux face à la réalité. Contrairement à son apparence, l'alcool corrobore donc la puissance manipulatrice de la ville et accroît le sphère de son influence maléfique, n'offrant que des illusions et des substituts du bien-être véritable.

Certes, à Bleston, il faut bien se méfier des apparences, surtout que ce côté calorifique des boissons alcoolisées n'est pas gratuit, mais sert de camouflage rusé pour des véritables anti-qualités que ces liquides sont censés transmettre. Ce peu de chaleur que l'alcool procure ne sert qu'à distraire l'attention du buveur et à l'amadouer : la bière Guinness que Revel goûte est un « liquide sombre et poisseux » qui ressemble à « l'eau même de la rivière, recuite et concentrée » (Butor 1956 : 31). D'ailleurs, le thé, « aussi noir que la bière (...) et l'eau dans la fosse » (Butor 1956 : 35) a la même nature répugnante. Étant donné que la rivière malveillante est le contraire du lait maternel, le breuvage qui partage son apparence peut-il être vraiment fortifiant ? Qui plus est, boire un tel liquide signifie incorporer métaphoriquement la saleté même de la rivière Slee, dont l'aspect phonétique du nom présente une similitude avec l'adjectif anglais 'sleazy', signifiant 'sordide'. Ainsi, les propriétés réelles que l'alcool véhicule sont la noirceur, la stagnation et la putréfaction dont les analogues sur le plan psychique de l'homme sont le marasme et l'empoisonnement infectieux. Et la séduisante promesse de chaleur ne sert qu'à inciter les gens à l'absorption de ce liquide nauséabond, ce qui maintient en vigueur la contamination des habitants de Bleston. Bref, si l'alcool butorien était un lait, il serait sûrement un lait *noir*, une substance extrêmement loin de la bienveillante rêverie de Bachelard.

Permettons-nous à ce propos une courte digression concernant l'aspect laiteux de l'eau, tout en restant dans le périmètre décrit par la pensée bachelardienne, celle-ci assimilant tout fluide au lait maternel. Dans *L'Eau et les rêves*, le philosophe présente les images littéraires où « les eaux naturelles (...) reç[oi]vent les apparences laiteuses, les métaphores lactées » (ER, 134). Chez Butor, aucune substance liquide – et la Slee en particulier – ne se caractérise pas par des telles métaphores. Ce qui ne veut pas dire que l'auteur de *L'Emploi du temps* les évite ; bien au contraire, il discerne des métaphores construites à la base du lait assez librement : le ciel est « bleu lacté » (Butor 1956 : 245), la lumière a « la couleur de source légèrement lactée » (Butor 1956 : 149–150), le néon est « illuminé (...) de rose laiteux » (Butor 1956 : 185), ou le paquet de cigarettes a la « couleur de thé trouble de lait » (Butor 1956 : 53). Par ce jeu subtil mais marquant, Butor refuse de reconnaître dans l'eau un réservoir des « apparences laiteuses » – et, par conséquent, des traits maternels⁴ –, et suggère que peut-être d'autres éléments de la nature peuvent en être plus favorables, comme par exemple l'air, symbolisé par le ciel (parfois) bleuté.

A la fin, il nous reste la dernière propriété de l'eau bachelardienne : son caractère féminin se manifeste, d'après le philosophe, dans sa faculté de « berce[r] comme une mère » (ER, 150). En tant qu'« élément berçant », son mouvement « presque immobile, bien silencieux » (ER, 150) donne du bonheur à l'homme porté par une douce monotonie des flots. Mais la rêverie de Bachelard s'anéantit dès le premier regard sur une eau

⁴ Bien entendu, tout n'est pas laiteux et bienheureux dans l'eau de Bachelard. Le philosophe consacre certains passages de *L'Eau et les rêves* aux liens entre l'élément aquatique et la mort et se réfère même aux eaux stagnantes chez Edgar Allan Poe, mais dans le contexte particulier de substances analysées dans le présent article – c'est-à-dire la pluie, les boissons et les eaux onduyantes –, son imaginaire reste aux antipodes de toute rêverie bienveillante.

blestonienne : la rivière qui traverse la ville est parfaitement stagnante ; elle demeure dans son inertie cadavérique d'une « mer morte » (Butor 1956 : 337). Vu que ses eaux marécageuses ne sont animées par aucun mouvement, la Slee est peu propice aux paisibles songes ondoyants. En bref, ne pouvant être classifiée ni comme un élément nourrissant – pour l'homme ou pour la terre – ni comme un « élément berçant », l'eau chez Butor constitue, dans cet aspect, une sorte de négatif de l'eau bachelardienne.

CELLE QUI N'ABRITE PAS

Bachelard associe la terre avant tout au concept du refuge et de l'abri, quoiqu'il soit conscient également de son aspect labyrinthique (Gallon 2013 : 306). Dans *La Terre et les rêveries du repos*⁵ où le philosophe analyse les grandes images du repos et de l'enracinement, la maison constitue un exemple de l'endroit protecteur par excellence. La demeure, très étroitement liée à l'élément terrestre duquel elle « pousse » (TRR, 107), représente la quiétude, la sérénité et la sécurité, rappelant tout naturellement l'image de la mère, car, selon Bachelard, « tous les lieux de repos sont maternels » (TRR, 124). Le réconfort que l'on y ressent provient de sa valeur de protection : la maison n'est-elle donc pas capable de nous abriter « contre le froid, contre le chaud, contre la tempête, contre la pluie » (TRR, 112) ?

Butor ne partage toutefois pas la conviction du philosophe. Dans *L'Emploi du temps*, le romancier consacre relativement beaucoup de place aux descriptions des habitations de Bleston, décrites par son protagoniste, Jacques Revel, de manière suivante :

Pendant deux kilomètres j'ai marché sans que s'interrompe la succession des « ermitages » réguliers comme les divisions sur un instrument de mesure, silencieux sans autre animation que leurs fumées, fragiles décors bien clos, fragiles refuges contre les noires puissances de la ville, fragiles niches pour chiens aisés, sans fondations, sans armatures (Butor 1956 : 40).

Ce qui s'impose d'abord, c'est la dénomination « ermitage » qui est pourvue de connotations péjoratives. Ensuite, la régularité géométrique, le silence et l'immobilité qui envahissent cette partie de la ville font plutôt penser au cimetière qu'à un quartier animé et dynamique. Ainsi, nous arrivons au point crucial de la citation. Pendant que Bachelard, enthousiaste, demande rhétoriquement : « Qu'est-ce qu'une maison sinon (...) un siège ? » (TRR, 100), Revel dénonce le caractère précaire, incertain et peu solide des habitations blestoniennes, appelées ironiquement les « fragiles refuges contre les noires puissances de la ville ». L'accent est mis sur l'adjectif « fragile », réitéré trois fois dans la même phrase. En outre, cette répétition amène une certaine cadence faussement musicale dans une triade dépréciative : « fragiles décors » – « fragiles refuges » – « fragiles niches ». Le côté protecteur de la maison est ainsi triplement remis en question car un abri qui manque de solidité est constamment menacé d'effondrement. Une telle demeure n'assure ni repos ni sécurité de l'asile maternel.

De l'intérieur, les habitations blestoniennes sont encore moins accueillantes que de l'extérieur. Le premier logement que Revel occupe après son arrivée à la ville est

⁵ Ainsi que, neuf ans plus tard, dans *La Poétique de l'espace*, pp. 31–99.

une modeste chambre localisée à l'Écrou, là, où son nouveau employeur, monsieur Matthews, « expédie toujours les nouveau arrivants » (Butor 1956 : 22). «[L]a petite pièce » avec « le petit lit » ressemble étrangement à une cellule de prison. D'autant plus que sa « fenêtre donn[e] sur un mur de briques » (Butor 1956 : 23), ce qui complète cette description parfaite de la détention dans un établissement pénitentiaire. Le nom du lieu n'est pas non plus sans importance : d'après le dictionnaire, l'écrou signifie, entre autres, le « procès-verbal d'incarcération sur le registre d'une prison »⁶. Ce nom désagréable combiné avec une atmosphère inhospitalière de la chambre provoquent chez Revel le besoin urgent de s'en échapper : « [J]e ne puis pas rester ici, je ne dois pas rester ici, je suis perdu si je reste ici, dès demain je vais me mettre en quête d'un logement meilleur » (Butor 1956 : 23). Mais ce n'est que le début de son aventure à (avec ?) Bleston... Quoi qu'il en soit, dans un tel domicile, rachitique dehors et menaçant d'étouffement de dedans, Revel se trouve inabrité, voire exposé aux dangers provenant non seulement du monde externe mais aussi de l'habitation elle-même. Autrement dit, le lieu censé être protecteur se transforme, chez Butor, en une fragile cahute incapable de défendre son occupant contre la méchanceté de la ville. Si dans le domaine de la rêverie bachelardienne, la terre-mère ouvre ses bras pour héberger l'homme et lui assurer un asile sous forme d'une demeure solide, dans l'univers romanesque de Butor, l'élément tellurique ne laisse « pousser » – pour reprendre le vocabulaire imagé du philosophe – que des maisonnettes factices, des asiles illusoire, ne pouvant pas remplir leur fonction la plus fondamentale qu'est abriter.

Remarquons en passant que le deuxième aspect communément associé à la terre, notamment son côté nutritif, est à peine abordé aussi bien par Bachelard que par Butor. Quoique le philosophe mentionne « l'idée traditionnelle de la terre nourricière » (*TRR*, 308), il tourne court sans la développer. Et même si le romancier, lui aussi, ne s'en occupe pas, il n'est pourtant pas difficile de deviner que la terre boueuse, marécageuse et froide de Bleston ne peut pas être féconde – et, par conséquent, réellement nourricière. Du reste, nous avons déjà observé l'influence des eaux marécageuses sur le sol blestonien qu'elles abîment progressivement, en le noyant sous les pluies torrentielles. Et c'est ce qui confirme davantage le caractère anti-maternel de l'élément aquatique chez Butor : la terre est passive, voire accueillante, envers le liquide empoisonné qui la pénètre et détériore. Quelle bonne mère regarderait-elle avec indifférence la destruction de son propre sein, elle, qui devrait fortifier des organismes vivants et non pas les laisser subsister à la limite de survie ? Ainsi, la mère transformée en marâtre – et le lait en goudron –, la défiguration de l'image de la maternité terrestre et aquatique se complètent.

VERS UNE CONCLUSION

L'esprit expérimentateur de Michel Butor le mène à la contestation de l'image traditionnelle de l'eau et de la terre, représentées de manière bien négative. Sa vision de l'uni-

⁶ Définition d'après le dictionnaire « Mediadico », [en ligne] <http://www.mediadico.com/dictionnaire/definition/ecrou/1> [consulté le 1.02.2020].

vers élémentaire, exposée dans *L'Emploi du temps*, polémique avec les idées de Gaston Bachelard, en proposant à son lecteur une vision infernale explorant le côté obscur des deux puissances de la nature dont les anti-qualités sont intensifiés, voire mis en extrême, tandis que leurs bonnes caractéristiques sont dégénérées.

Curieusement, Butor se montre particulièrement virulent face à l'idée bachelardienne postulant que, pour l'imagination humaine, il n'existe pas des éléments qui ne seraient ni purs ni maternels. Selon le philosophe, ils doivent nécessairement se caractériser par au moins une de ces qualités. Et cependant, le romancier prouve qu'au contraire, des tels éléments existent et, par surcroît, ils peuvent contaminer le monde entier par leur caractère insidieux. L'eau selon Bachelard est avant tout chaude, nourricière et possède les propriétés comestibles : c'est un liquide nutritif, réchauffant et rafraîchissant, une force purificatrice par excellence. Butor décrit conséquemment les boissons blestoniennes comme provenant de la rivière boueuse et c'est la raison pour laquelle ils n'alimentent ni le corps ni l'esprit et ne donnent pas de bien-être si désiré par les habitants de Bles-ton. Quant à la terre, selon Bachelard, elle est censée protéger l'homme à l'intérieur de ses demeures solides et tenaces, tandis que dans *L'Emploi du temps*, les seules abris sont des bâtisses rachitiques, les niches provisoires, peu favorables au repos quotidien. Là où Bachelard élabore les rêveries paisibles, Butor n'y substitue que des visions cauchemardesques.

Bien entendu, les idées du romancier ne visent pas à infirmer la théorie du grand penseur du XX siècle mais plutôt à compléter son raisonnement par un côté plus ombrageux. Étant donné que tous les deux s'étaient formés en philosophie – Bachelard en autodidacte et Butor comme son disciple, pendant le cursus universitaire –, ils peuvent être envisagés selon le principe du *concoris discordia* (lat. « concordante discorde »), abordé déjà par Érasme, selon lequel la véritable harmonie de l'ensemble découle de l'union de ses composants discordants et au même temps complémentaires (Gillet 2002 : 297, note en bas de page n° 55).

BIBLIOGRAPHIE

- BACHELARD Gaston, 1949 [1938], *La Psychanalyse du feu*, Paris : Gallimard.
- BACHELARD Gaston, 2009 [1941], *L'Eau et les rêves : Essai sur l'imagination de la matière*, Paris : Corti.
- BACHELARD Gaston, 2009 [1943], *L'Air et les songes : Essai sur l'imagination du mouvement*, Paris : Corti.
- BACHELARD Gaston, 2004a [1946], *La Terre et les rêveries du repos : Essai sur les images de l'intimité*, Paris : Corti.
- BACHELARD Gaston, 2004b [1948], *La Terre et les rêveries de la volonté : Essai sur l'imagination de la matière*, Paris : Corti.
- BACHELARD Gaston, 1961, *La Flamme d'une chandelle*, Paris : PUF.
- BACHELARD Gaston, 1960, *La Poétique de la rêverie*, Paris : Quadrige/PUF.
- BACHELARD Gaston, 1961 [1957], *La Poétique de l'espace*, Paris : PUF.
- BUTOR Michel, 1956, *L'Emploi du temps*, Paris : Minuit.
- GALLON Stéphane, 2013, *L'emploi du Temps dans « L'Emploi du temps » de Butor*, thèse de doctorat, Université Rennes 2, [en ligne] <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00815688/document> [consulté le 23.09.2019].

- GILLET Jean-Paul, 2002, *Histoire et société no 44 : Érasme, La Langue*, Genève : Labor et Fides.
- GOMES Fernando, 2004, Eaux noires dans la ville de Michel Butor et de Raymond Chandler, *Actas do IV Congresso Internacional da Associação Portuguesa de Literatura Comparada, Estudos Literários/Estudos Culturais I* : 1–11.
- KOTOWSKA Joanna, 2018, La vision dysphorique de Michel Butor : la ville-personnage de « L'Emploi du temps en tant que *locus terribilis* », *Orbis Linguarum* 52 : 169–184.
- KOTOWSKA Joanna, 2019, L' "infidélité onirique" dans *L'Emploi du temps* ou comment Michel Butor polémique avec les idées de Gaston Bachelard, *Romanica Wratislaviensia* LXVI : 179–191.
- MANSUY Michel, 1967, *Gaston Bachelard et les éléments*, Paris : Corti.
- MAURIAC François, 1927, *Thérèse Desqueyroux*, Paris : Grasset.
- PICHON Michelle, « *L'Eau et les rêves* ». *Quelques clefs pour la lecture*, [en ligne] http://www.gaston-bachelard.org/fr/ressources/presentationcorpus/L-Eau-et-les-reves_s_M.PICHON.pdf (consulté le 2.09.2019).
- TADIÉ Jean-Yves, 2002, *La critique de l'imaginaire* (in :) *Critiques littéraires du XXe siècle*, Paris : Belfond.
- TERRIEN Vincent, 1970, *La Révolution de Gaston Bachelard en critique littéraire : ses fondements, ses techniques, sa portée : Du nouvel esprit scientifique à un nouvel esprit littéraire*, Paris : Klincksieck.
- VIEILLARD-BARON Jean-Louis, 1999, *Hegel et l'idéalisme allemand*, Paris : Vrin.